

De l'emplacement choisi par les premiers habitants de Cularo

Le site de Cularo

Pourquoi un établissement humain a-t-il prospéré au site de l'actuel Grenoble ? A priori, vu l'état de la vallée de l'Isère il y a 3000 ans, on penserait que « nos ancêtres » y ont relevé un défi - comme pour Venise, toutes proportions gardées - plutôt que profité de conditions avantageuses. Le site de Grenoble était peu favorable : un fond de vallée constitué de terres fertiles, certes, mais si facilement inondables, des zones marécageuses, un tracé instable des rivières et torrents. Si le lieu n'est ni pratique à habiter, à défendre, ou à cultiver, il faut qu'il ait offert un avantage fort pour qu'un habitat s'y constitue. C'est sa fonction de « site de pont » pour la traversée de l'Isère, autour du point de confluence Isère-Drac, à l'endroit le moins compliqué pour un franchissement, qui a stimulé l'occupation humaine. Le Drac empruntait alors approximativement le tracé sud-nord du cours Jean Jaurès : par son courant et l'amoncellement de son cône de déjection, le Drac resserrait et fixait l'Isère au pied de la Bastille. En amont comme en aval de cette confluence, l'Isère divaguait de méandres en relaissées, ce qui rendait si difficile l'aménagement d'un point de franchissement stable. Mais cette explication fonctionnelle suppose qu'avant même l'époque romaine, une circulation des personnes et des biens, des circuits commerciaux longs, aient déjà traversé les Alpes et justifié ce besoin de passage. Que sait-on des habitants de l'époque protohistorique ?

Au début du deuxième millénaire avant J.-C., le bronze, alliage de cuivre et d'étain, commence à se diffuser dans les Alpes. Sa valeur et son origine lointaine (Alsace, Allemagne, Suisse) en font un élément rare et précieux, entrant dans la confection des bijoux. Peu à peu les techniques du métal se perfectionnent, la production locale des outils se généralise et le commerce se développe favorisant l'émergence d'une société hiérarchisée. À partir de 500 avant J.-C., les Celtes s'installent aux pieds des Alpes. Ces gaulois coexistent pacifiquement avec les peuples alpins, développent la métallurgie du fer et fabriquent outils et armes. Ils fondent des bourgs et des cités afin de s'assurer le contrôle du commerce et d'implanter leur domination politique. [7]

Les archéologues ont trouvé en Oisans des gisements de cuivre exploités au début du II^e millénaire. Vers 1000 av. J.-C., alors que se développe l'activité métallurgique dans les Alpes, un chemin commercial s'établit par delà les Alpes, du sillon alpin vers le Lautaret et le Montgenèvre. Cette route a laissé des traces : « elle est jalonnée de sépultures souvent accompagnées d'un riche mobilier funéraire ». [1]. Avec l'âge du Fer (de 750 à 50



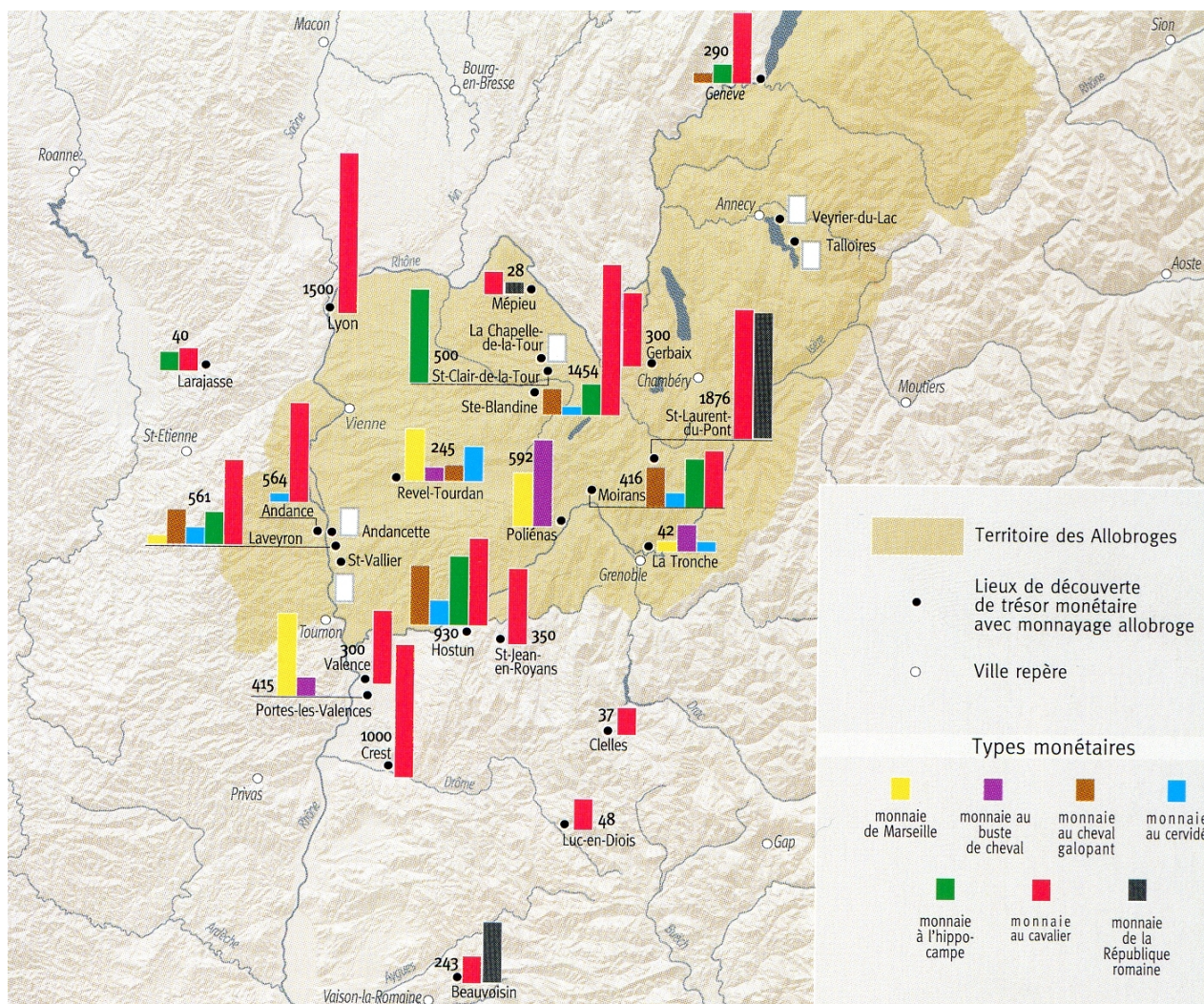
Monnaie allobroge [2]

av. J.-C.), ce commerce relie le couloir rhodanien, la Suisse méridionale et l'Italie, empruntant les cols alpins (hors périodes de dégradation climatique). Vers 300 av. J.-C., avant les Romains, ce sont les Étrusques qui, du nord de l'Italie, polarisent ce commerce. Pendant le Haut-Empire, la Cularo gallo-romaine devint le siège d'un bureau

de douane du *Quarantième des Gaules*, chargé de lever des taxes sur les marchandises (1/40^e de leur valeur, soit 2,5 %) circulant des Gaules vers l'Italie par les cols alpins.

Des voies commerciales transalpines multiséculaires, l'obstacle de l'Isère, un gué ou un pont, un poste de douane : voilà pourquoi Cularo s'est développée à cet endroit. Sans oublier qu'une rivière comme l'Isère, indispensable ressource en eau, certes périlleuse, mais navigable jusqu'à Albertville, donc moyen de transport de marchandises, demeure précieuse à ce titre jusqu'à l'invention du train à vapeur.

Les fondateurs de Cularo : les Allobroges.



Monnayage allobroge [2]

Maîtres d'un territoire s'étendant de la rive sud du lac Léman à la région de Valence, les Allobroges sont un des nombreux peuples composant la civilisation celtique qui s'étendait alors de l'Asie Mineure aux Îles britanniques. Mentionnés dès 218 av. J.-C. dans le sillage du franchissement des Alpes par l'armée carthaginoise d'Hannibal, les Allobroges sont défaits militairement en 121 av. J.-C. par les légions romaines, puis intégrés politiquement en 118 av. J.-C. dans la province romaine de la Narbonnaise.(*). Avec pour capitale Vienne (Isère), leur territoire marque alors la frontière septentrionale de l'Empire romain. Alternativement victimes et acteurs de la succession d'événements qui, jusqu'en 52 av. J.-C., conduiront à la conquête de la Gaule par Rome, les Allobroges, sous l'impulsion de leur aristocratie, assimilent dès lors avec rapidité la culture matérielle romaine. [6]

Les Allobroges sont un des peuples les plus puissants et riches parmi les Celtes. Pour Strabon (-58 +25) « *ils pratiquent l'agriculture dans les vallons des Alpes comme en plaine, et vivent dans des villages* » (Géographie, IV, 1, 11). Une population nombreuse, composée essentiellement d'agriculteurs et de métallurgistes, dominée par une aristocratie riche et aux goûts de luxe (importation d'Italie d'objets de prestige, dont les vins). Civilisation sédentaire, le habitats, quelques uns connus par les l'archéologie :

(* rappel) La Gaule fut conquise par Rome en deux étapes. D'abord au II^e siècle av. J.-C. en sa partie méridionale qui formera la province de la Gaule Transalpine. Ensuite, au milieu du I^{er} siècle av. J.-C., sa partie intérieure : d'abord organisée en la seule province de la Gaule Chevelue, celle-ci sera sous Auguste partagée en trois sous les noms de Belgique, Lyonnaise et Aquitaine ; à ce moment seulement la Gaule Transalpine prendra le nom de « Narbonnaise ».

peuple allobroge a édifié de nombreux textes anciens et la majorité grâce à

Source : [2]	Agglomérations importantes	Petits sites fortifiés en hauteur	Petits habitats de plaine	Fermes-fortes isolées	Nécropoles ou tombes isolées
Savoie		Plan Passy			
Haute-Savoie		Monetier			
Isère	Vienne Camp de Larina	Saint-Jean-en-Royans	Revel-Tourdan Moirans	Saint-Romain-de-Jalionas	Rives Voreppe
Rhône				Communay	
Suisse	Genève				Chens-sur-Léman

Rien pour Cularo ! Ce qui ne prouve rien, mais rappelle que les connaissances archéologiques sont ici très limitées.

Cularo méconnue

Le nom gaulois *cularo* signifierait « *champ de courges* ». De l'époque allobroge, il ne reste quasi aucune trace de la ville primitive, hormis, à proximité, un trésor monétaire du II^e siècle (avec des monnaies allobroges et d'autres de Marseille) trouvé à La Tronche. Même la Cularo gallo-romaine du Haut-Empire est méconnue. Indices mobiliers les plus anciens, quelques fibules furent trouvées au centre ville et datées du I^{er} siècle av. J.-C., la cité étant déjà romanisée [4]. Les remparts sont postérieurs (III^e siècle) et aucun monument public n'est demeuré. Pourquoi ce vide archéologique ?

Parce que rive gauche, où la cité s'est le plus développée, le site n'a cessé d'être occupé. L'accumulation due aux constructions et destructions successives, comme aux alluvions des inondations, fait que les étages gaulois se trouveraient maintenant à environ 4 mètres de profondeur (le baptistère place Notre Dame, construit au V^e siècle, est situé à -3 mètres). Quant à la rive droite, ce sont les constructions militaires, depuis Lesdiguières au XVI^e, jusqu'au XIX^e siècle, qui ont détruit et recouvert les restes antiques éventuels.

Quasi aucun secours n'est apporté par les textes anciens : une demi douzaine de textes au plus qui ne font que de courtes allusions à Cularo, se bornant « à donner le nom de la ville, de sa garnison et de quelques évêques ». [3]

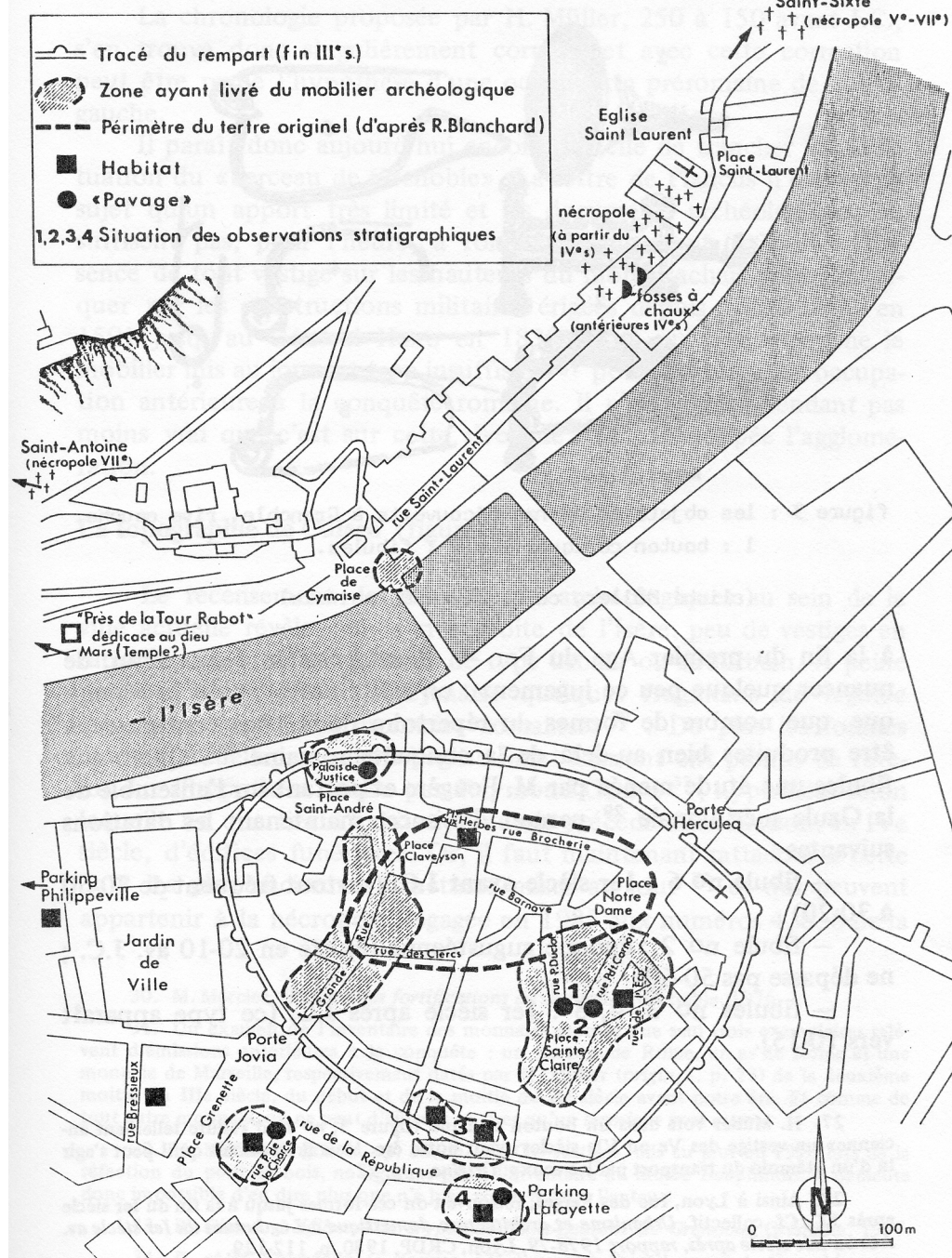
L'habitat premier : rive droite ou rive gauche ?

Rive droite : « l'Oppidum du Mont-Rachais » ?

Certains historiens ont défendu l'argument de « bon sens » : pour échapper aux

inondations, les Allobroges se sont installés rive droite, sur les pentes sud du Mont-Rachais. De plus les Celtes sont réputés avoir privilégié l'habitat en *oppidum*, sur des hauteurs faciles à défendre. Mais sur le sommet du Mont-Rachais, on n'a trouvé que deux levées de terre et de pierres de 40 mètres environ, suggérant une présence humaine avant le III^e siècle : rien à voir avec une ville fortifiée. De plus, on l'a vu, les Allobroges s'installèrent aussi bien en plaine qu'en hauteur.

LES ORIGINES DE GRENOBLE : L'ÉTAT DES CONNAISSANCES 9



B. Dangréaux [4]

rien ne permet d'attester une occupation humaine permanente avant le IV^e siècle
[4]

Rien non plus n'a été trouvé au Rabot. Certains ont avancé que la montée de Chalemont aurait été le lieu d'une agglomération. Mais pas de traces archéologiques non plus ; de plus ce toponyme n'est probablement pas gaulois.

Longtemps, la phrase « *ex finibus Allobrogum* » tirée de la lettre de Plancus (gouverneur de la Gaule Chevelue) adressée à Cicéron en 43 av. J.-C. et qui mentionne pour la première fois Cularo, fut interprétée en faveur de cette thèse : l'Isère aurait constitué la frontière sud des Allobroges face au territoire des Voconces et Cularo aurait donc été implantée rive droite. Les historiens s'accordent maintenant pour rectifier la traduction et attribuer les deux rives de l'Isère au territoire des Allobroges, annulant ainsi l'argument pro « rive droite ».

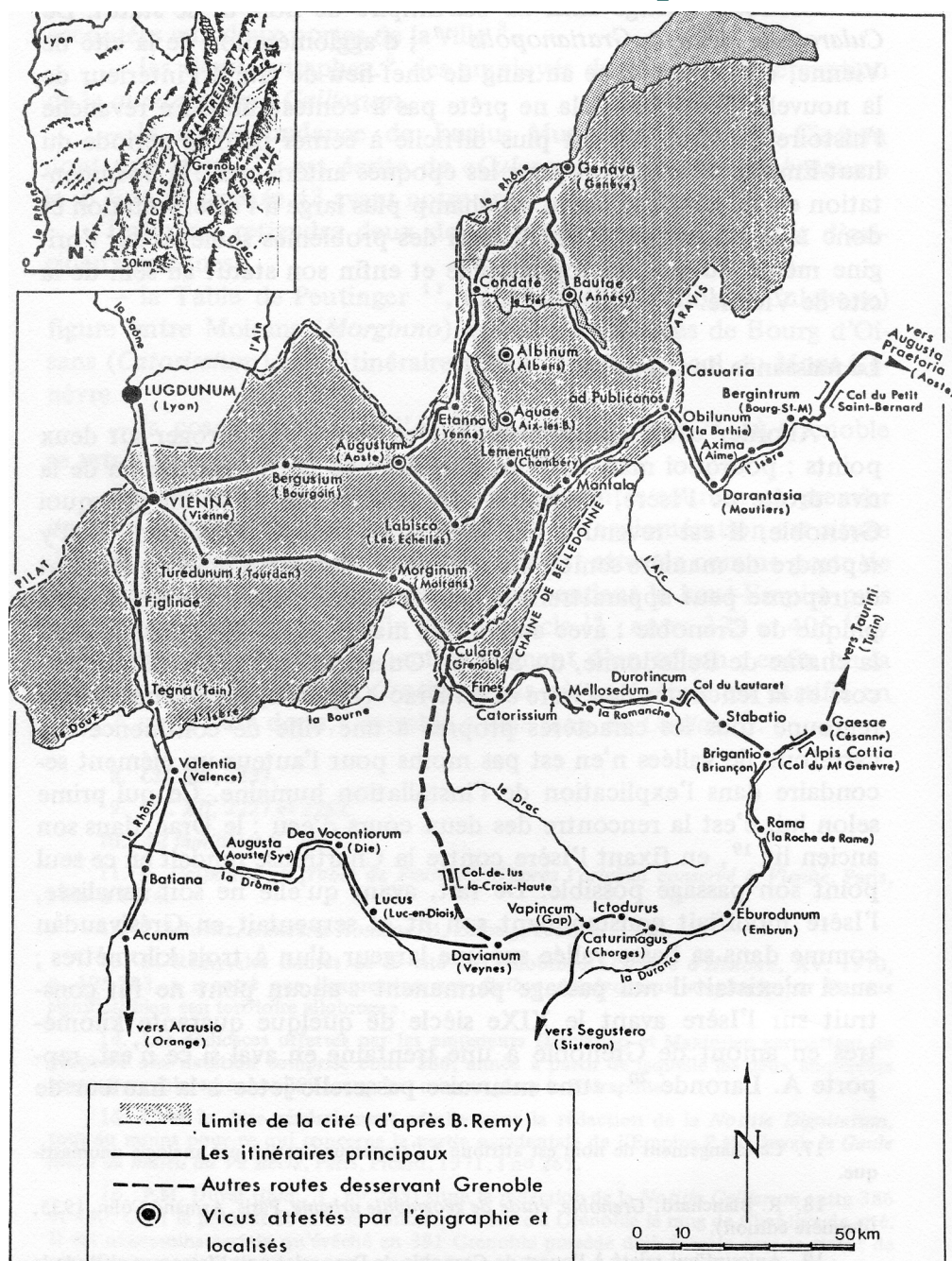
À partir des fouilles de l'église Saint-Laurent, on sait que la rive droite accueille des édifices funéraires dès le II^e siècle. Mais l'hypothèse d'un quartier d'habitation antérieur à ces nécropoles n'a pas pu être confirmée par l'archéologie :

Rive gauche : grâce à une élévation du terrain ?

Historiens et géographes de Grenoble ont longtemps étayé l'hypothèse « rive gauche » par l'existence d'une petite élévation du terrain, d'un mètre environ, à l'emplacement de la place aux Herbes : ce lieu aurait ainsi été épargné par les inondations saisonnières, justifiant l'établissement ici du noyau primitif de la vieille ville. Ce lieu devint en effet le cœur de la cité gallo-romaine, telle que ses remparts du III^e siècle semblent la dessiner. Que ce tertre ait été en partie épargné par l'inondation et ait servi de refuge est avéré pour les crues de 1525, 1733, 1778 et 1859.

Mais cette thèse fut remise en cause depuis les fouilles menées place Notre-Dame, quand deux géographes (Peiry & Féougier, 1995) firent des sondages et conclurent que l'élévation du sol n'était pas naturelle. Ce point haut provient en fait de l'accumulation de remblais anthropiques, surtout à partir de la Renaissance. Pas de « point haut » rive gauche pour justifier ici une première urbanisation allobroge !

Franchissements de l'Isère et premiers habitats



La cité gallo-romaine de Vienne et ses routes - B. Dangréaux [4]

Pour une agglomération qui se constitue autour de sa fonction « site de pont », il doit y avoir un lien entre le lieu des premiers habitats et le site (ou les sites ?) qui fut aménagé pour franchir l'Isère : gué aménagé, bac à traile, pont-bateau ou passerelle de bois, anticipant un futur pont de pierres.

Qui venait de Vienne pour rejoindre la Suisse, ou l'Italie par le Petit Saint-Bernard, restait rive droite de l'Isère. Mais les deux autres routes - route Sud vers La-Croix-Haute et surtout route du Montgenèvre par le Lautaret - supposaient un franchissement de l'Isère ; mais pas forcément le même.

L'itinéraire de Vienne à La-Croix-Haute

Pour rejoindre le sud de la Narbonnaise, ou Massilia, par le col de la Croix-Haute, une alternative est posée. Soit franchir l'Isère en un passage aménagé devant Cularo, traverser l'agglomération, puis traverser le Drac. Soit s'épargner ce second franchissement – d'un torrent instable fait de plusieurs bras – et passer l'Isère en aval de sa confluence avec le Drac (était-ce possible ?), avant la Bastille et Cularo, pour, en longeant vers le sud le pied du Vercors, n'avoir que la Gresse à traverser.

La pratique des voyageurs a pu être modifiée quand fut réalisée la voie romaine du Trièves. Mais de cette voie, rien n'est sûr : ni sa date de réalisation, ni son trajet précis. Connaissance fragmentaire : les travaux de l'autoroute A.51 ont mis au jour à Lachar (Varces) des vestiges d'une chaussée antique « large de 5 à 8 mètres » [3].

L'itinéraire de la route de Vienne vers l'Oisans

Ici encore, plusieurs hypothèses de trajets sont débattues par les historiens.

En 1385, Enguerrand Eudin (gouverneur du Dauphiné) fit creuser une route – le passage de Maupas – le long de l'Isère, au pied de l'actuelle Bastille. [3] On suppose généralement qu'avant cette date, les eaux du Drac et de l'Isère longeaient le rocher et qu'aucun passage n'était possible. Par conséquent la route venant de Vienne devait contourner cet obstacle par le haut. [3] Sans doute au premier replat du Rachais, au niveau du Rabot ?

À l'intersection de l'ancienne montée du Rabot et de l'institut Dolomieu, la chapelle et le cimetière du Haut Moyen Âge de Saint Antoine (disparus aujourd'hui) sont des indices forts du passage de la route antique. [3]

Ce passage de la « voie gauloise » par le haut a-t-il duré jusqu'au XIV^e siècle ? Pas d'autre voie manifestement pour les Allobroges indépendants, ni pour les voyageurs de temps plus anciens.

Mais pour l'époque gallo-romaine, certains historiens refusent d'écarter la possibilité que les ingénieurs romains aient déjà creusé un passage, un quai, gagné sur la roche, au lieu de la porte de France. Pour Benoît Helly, cette solution serait logique : transports facilités, établissement d'un chemin de halage, exploitation d'une carrière aux portes de Cularo ; logique et réalisable :

On connaît dans la région des voies romaines taillées dans le rocher dans des zones autrement plus difficile d'accès, comme celles du Val du Fier. [5]

Enguerrand Eudin n'aurait alors pas créé ce passage au XIV^e siècle, mais l'aurait seulement amélioré ?

La descente de la « voie gauloise » vers l'Isère – supposons depuis le Rabot – empruntait-elle la « montée de Chalemont » ou la « montée Cularo » plus amont ?

Longtemps les historiens ont soutenu la solution « montée de Chalemont », corollaire d'un premier passage aménagé de l'Isère au lieu de l'actuel passerelle Saint-Laurent. Depuis, plusieurs types de remise en question ont eu lieu.

De l'implantation des ponts

Après l'empereur Auguste (mais quand, au juste ?) Cularo disposa d'un pont fixe (mais où ?) et qui ne fut pas le premier.

Rémy & Jospin font l'hypothèse suivante quant au premier pont connu. Dans sa lettre du 9 mai 43 av. J.-C., Lucius Munatus Plancus indique qu'il a édifié un pont de bois pour faire passer l'Isère à ses légions au niveau de Cularo. Le 4 juin il retransverse vers la rive

droite avec ses légions et détruit son pont. Où situer ce premier pont ? Plancus se dirigeait initialement vers Varcès, le col de La-Croix-Haute. Comme il ne parle pas de franchir le Drac, il est possible qu'il ait traversé l'Isère en aval, au niveau de l'Esplanade, pouvant ainsi continuer vers le sud sur la rive gauche du Drac. [3]

Comme le pont du Moyen Âge était situé à l'emplacement de l'actuel pont Saint-Laurent, il est tentant de projeter ce même lieu de passage vers l'Antiquité. Mais plusieurs obstacles infirment cette hypothèse :

- rive droite, l'actuelle place Cymaise n'existait pas (c'était encore un rocher) ;
- on pense que c'est au seulement au Moyen Âge que l'espace du quartier Saint-Laurent fut gagné sur la colline ;
- la montée de Chaumont, certes en pente plus douce avant ces deux creusements, était bien raide pour une voie servant au transport de marchandises ;

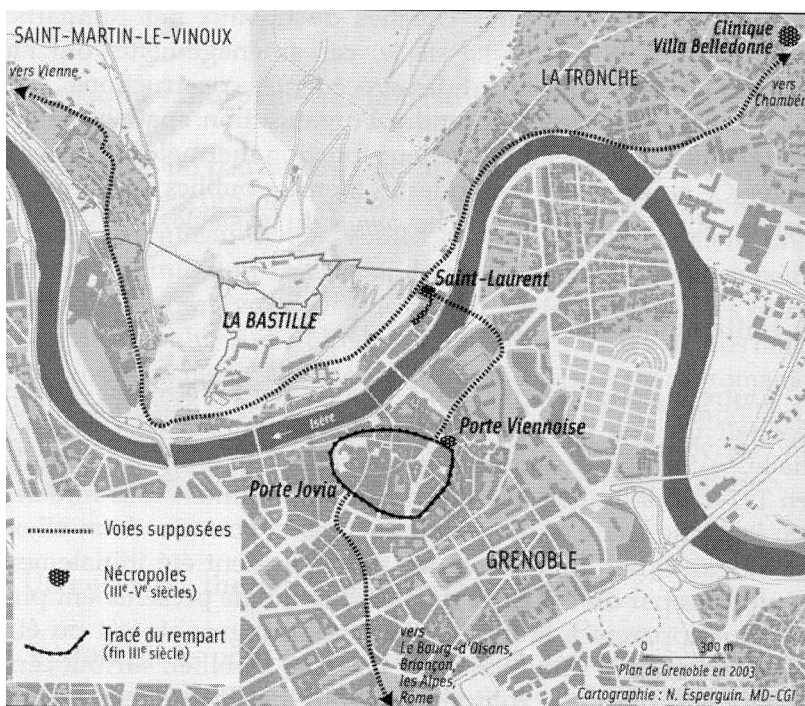


Figure 7
Cularo, voies et nécropoles
Cartographie N. Esperguin. MD-CGI

Rémy & Jospin [3]

Au pied de la Bastille, mais en amont de la place Cymaise, des nécropoles furent édifiées depuis le II^e siècle : ces mausolées des riches familles demandaient à être vues, ce qui rend probable que la voie de Vienne passait devant elles et traversait l'isère ensuite seulement.

La voie franchissait sans doute l'Isère par un pont à hauteur de l'église Saint-Laurent et empruntait la rampe qui rejoint la montée Cularo. [3]

La structure même de la Cularo romaine n'est-elle un argument en faveur de ce tracé ?

La structure de la ville gallo-romaine : questions posées

Une réflexion est menée sur la Cularo romaine : son extension, l'orientation de ses axes de circulation et l'orientation de sa porte principale posent problème.

Remparts et circulation

Le schéma de la ville fortifiée de Cularo au Bas Empire et le passage de l'Isère sont illogiques, si on situe ce franchissement à l'actuel pont Saint-Laurent. En effet pour accéder à ce pont (hypothétique) en sortant de Cularo par l'axe nord-sud, par la porte Herculea (ou Viennoise) :

(...) cette voie opère un virage à 90° à peine sortie de cet imposant monument. (...) Cette configuration est étonnante et ne correspond guère aux habitudes urbaines romaines. Le rempart de Grenoble est un ouvrage de prestige autant qu'une construction défensive (Baucheron, 1998) et on ne peut croire qu'une perspective mettant en valeur la porte (et son inscription) n'ait pas été voulue et réalisée par les architectes/urbanistes romains. [5]

Helly rejoint donc en partie l'hypothèse Rémy-Jospin : le pont de l'époque romaine aurait été situé plus amont que l'actuel pont Saint-Laurent.

Si par hypothèse, on déplaçait le point de traversée antique de l'Isère vers l'amont, qu'en serait-il de l'habitat initial allobroge ?

Une ville bien plus étendue que l'aire de ses remparts

La ville gallo-romaine de Cularo était bien plus étendue que l'aire de 9 hectares dessinée par ses murailles du III^e siècle : nombre d'auteurs l'affirment. Elle devait couvrir au moins 15 hectares pour Jospin [3] et davantage pour Helly [5]. Car on a retrouvé, pour l'époque romaine, un nombre important d'inscriptions (99). Gravées sur pierre ou bronze – donc coûteuses – ces inscriptions sont des dédicaces aux dieux (14), des épitaphes (71) et des épigraphes à caractère historique et administratif (4). Comparer le nombre de ces inscriptions avec différentes agglomérations gallo-romaines (Vienne, Genève) donne une approche de l'importance démographique relative des agglomérations et de leur étendue.

Aussi la Cularo gallo-romaine devait-elle s'étendre bien au-delà de ses murailles. Mais assez peu vers l'ouest ou le sud, vue la présence et la nuisance du Drac et de ses affluents. Alors vers le Nord-Est ? C'est ce que Benoît Helly présente comme hypothèse de travail :

(...) pourquoi ne pas rechercher le site initial de Grenoble dans la boucle actuelle de l'Isère située sous l'Île-Verte ou dans un méandre de configuration proche ? [5]

Il n'existe pas de vestiges allobroges issus de l'Île-Verte (les recherches restent à faire), mais il est attesté que cette zone a été occupée au Moyen Âge. [3]

Au total, en l'état des connaissances, il n'est pas de réponse claire à la question initialement posée du « premier habitat à Cularo ». Comme l'écrivent Rémy & Jospin :

Il est vain de revenir sur un vieux et inutile débat pour savoir si Cularo était installé sur la rive droite ou sur la rive gauche de l'Isère, d'autant que la localité occupait peut-être les deux. [4]

Mais en attendant de nouvelles découvertes archéologiques, il faut prendre en comptes les nouvelles hypothèses présentées ; la question reste ouverte :

Les questions dont les réponses restent en suspens étant autant d'aiguillons pour les recherches à venir. [Dangréaux]

Sources

[1] Borneque, Boucharlat, Bouvier, Billet et alii, *Dauphiné*, Encyclopédie Bonneton, 2006.

[2] Jean-Pascal Jospin (coordination) et alii, *Les Allobroges, Gaulois et Romains du Rhône aux Alpes*, Infolio éditions, 2002.

[3] Bernard Rémy et Jean-Pascal Jospin, *Cularo, Gratianopolis, Grenoble*, PUL, 2006

[4] Bernard Dangréaux, *Les origines de Grenoble : l'état des connaissances*, Cahiers d'Histoire, XXXI, 1986-1.

[5] Benoît Helly, *Note sur la topographie de Cularo*, Le monde alpin et rhodanien, 2005.

[6] <http://www.archeo-info.ch/root/agenda/expositions/allobroges>

[7] <http://www.ancien-eveche-isere.com/mae/index/num/19/lan/1>

[8] <http://www.musee-dauphinois.fr/md/index/num/99/lan/1#>